

## Poème n°35 : Ravageur rap rageur

Mec, mate un peu ta peur à croiser ma gueule de beur !  
J'vois dans ton r'gard fuyant qu'des barreaux de cellule !  
J'imagine dans ton crâne formaté qu'des murs de prison !  
J'discerne dans ton cœur endurci qu'la froideur du mitard !  
T'es bourré d'préjugés d'rentier bien ancrés ! Ça m'écoëure...  
J'suis qu'un taulard encore en sursis, dans ta tronche de nul ;  
Un quetar d'la cité, parqué dans l'ghetto, sans aucun horizon ;  
Un crouille parasite, intégriste, violeur de tes sœurs ; un bâtard  
Trop relou dans ton monde de bobos, d'parigots, tous squatteurs  
De quartiers où friqués et intellos rêvent de chambouler l'histoire,  
Sans bouleverser la leur ; un boukak basané, débarqué de son bled,  
Qui s'en tape d'travailler à d'venir meilleur dans ta France carcérale ;  
Qui palpe les alloc à engrosser l'harem, grosses moukères en chaleur ;  
Qui profite des acquis de la classe moyenne, d'vrais cons, c'est notoire,  
Effrayés à l'idée qu'on pique leur oseille et nique leur fille belle ou laide.  
Voilà c'que je lis, sur ta face de rat, quand, dans la rue, tu m'toises, mal !

Y en a plein l'cul d'ce monde merdique qui nous nique : des bourges qui s'montrent,  
Des nantis qui claquent ; d'la frime, des costards, des bagnoles ; d'la cité, du quartier  
Et des barres de béton qu'ils appellent la ZUP ; du chomdu, d'la racaille et d'la came ;  
Et d'la taule, d'la traînerie, d'la castagne et des casses ! Sans avenir à pouvoir advenir,  
Sans comprendre à jamais rien entreprendre, *j'ai la haine, bien d'travers*, à l'encontre  
D'la France, des élus d'mon cul, des profs, des éduqs ; des flics, des indic, tous à chier ;  
Des curés des rabbins des imams, des prêcheurs de tout bord, oppresseurs de nos âmes.  
*J'ai la haine, bien d'travers*, à l'encontre des arabes djihadistes toujours prêts à m'bannir  
Pour Allah, avant de s'tirer et s'faire tuer en martyr ; et des blacks, crevards, qui défilent  
Dans les box pour zinguer nos cousines ; et des roms qui chouravent à l'arrache nos BM.  
*J'ai la haine, bien d'travers*, à l'encontre de nos pères qui endurent la chaîne et se taisent,  
Ou qui s'cassent voir ailleurs, trop heureux de plaquer sans remords la mifa. *J'ai la haine,*  
*Bien d'travers*, à l'encontre de nos mères qui la ferment et s'attellent aux ménages à la file ;  
À l'encontre des frangines qui putassent ou s'attifent en burka, en tout cas ça m'rend blême  
Leurs audaces ; à l'encontre des cousins qui demeurent à trois blocs et m'parlent très à l'aise  
D'entraides mais cad'nassent leur porte quand tu viens y frapper, un beau soir de déveine...

\* \* \* \* \*

Mais, ouvre bien tes esgourdes, bourge ! Tu vas bader à m'écouter jacter  
Une histoire d'enfoiré du Neuf-Trois. Elle t'ôtera toute envie de becter...  
J's'rai jamais ton voisin ! J'suis qu'un rebeu qu'a la haine dans ses veines,  
Héritage des harkis ! J'enrage d'une telle rage qui m'ravage et m'gangrène  
Qu'au passage, j'ai goûté, à tomber, au vol, au viol, au racket, au braquage !  
Que j'fréquente des caïds qui flinguent et des meufs bonnasses. Hommage !  
Ta mère qu'elle claque, j'me marre ! Ne m'fais pas la morale, t'es qu'un cav' !  
Je m'défonce à la blanche qu'j'en arrive à vomir ce chabert qui m'soûle grave,  
D'avant la glace où j'm'place ! Et c'est moi ! Qu'en veux, à la terre toute entière,  
Qui oublie solitaire dans l'éther d'mes pensées délétères d'être solidaire et fier.  
Je crois tellement plus à tout ce qui m'arrive qu'il n'y a plus rien qui m'motive.  
J'bois la tasse, vais m'noyer, trop la hâte de me voir, tout gonflé, sur l'aut'e rive.  
Sans futur qui pourrait m'advenir, comment pourrais-je espérer, en un avenir ?  
Aucun gars ne peut bien se tenir quand il devine que, jamais, il n'aura de d'venir.  
Alors rien à fout' quand j'm'éclate que d'aut'es puissent crever comme des chiens !  
Fait divers pour les nazes, je n'crois vraiment plus aux fées d'hiver pour les miens.

Ce sont eux les coupables d'mes dérives, auteurs de mes plaies de mes bosses de mes bleus,  
Et d'mes shoots, trop habités de craintes pour me tendre la main et trop lâches pour m'fixer  
Dans les yeux, une fois comme un homme : leur égal ! Sérieux, j'ai la rage ! Car ils regardent  
Que d'un œil : le leur. Mais t'inquiète ! Tout comme toi, j'sais bien qu'au final on pense tous  
Pareil... C'est si simple de rejeter tout le poids d'mes conneries, d'mauvaise foi, que sur eux ;  
Si facile d'affirmer que les merdes où je m'enlise, c'est la faute des autres, des quasi désaxés.  
J'manque de couilles, sans repère, pour admettre qu'il faudrait prochainement qu'il me tarde  
D'assumer mon rôle de grand frère, d'en finir avec ces chiennes d'idées fausses à mes trouses.  
Vrai d'ché vrai, y a qu'un seul responsable d'mes galères : moi !.. Et j'suis l'diable et sa queue,  
Si les autres, c'est l'enfer ! Quand ils r'ssortent mon casier à rallonge, j'me convainc, que j'suis  
Con, comme ces gens que je hais, d'accuser l'aut'e de causer d'emblée tous mes maux quand je  
Refuse — gros taré — de vouloir faire un geste, en laissant de côté mes deux poings et ma lame,  
Pour m'servir que de mots. Alors quand j'mourrai, d'une balle dans la tête, une affaire d'enjeux,  
D'overdose d'héroïne ou d'une autre manière, méprisé mais conscient d'mes erreurs, sans bruit,  
Sachez-tous, néanmoins, qu'j'ai rêvé bien souvent d'vous aimer, à la mort, et aussi, un p'tit peu,  
J'le confesse, de l'être dans vot'e cœur, enfin touché de me voir désireux de racheter ma sal' âme.

\* \* \* \* \*

Par bonheur, mon histoire s'achève ! Y a pas d'heure chez les keufs qui débarquent en chœur,  
En force comme une meute, des gros bras bien armés, pour m'cueillir par surprise, à l'aurore.  
Quelle grosse daube de réveil qui attise ma haine que j'tirerai dans le tas si j'avais mon calibre !  
Planqué dans l'plancher, j'n'ai pas pu l'choper. Et la mère qui gueule, et les sœurs qui pleurent,  
Les molosses qui aboient, les p'tits frères qui paniquent et, dans ce bordel-là, le père, à l'heure,  
Depuis si longtemps dépassé, parti chez Peugeot à Aulnay. Ils explosent ma serrure sans effort,  
Surgissent dans ma piole et me tirent du paddock, à poil sur une zouz, une beur des plus libres  
Du huitième. Elle refuse d'être mariée fait la pute pour qu'aucun ne la veuille. Cherche l'erreur !  
Dans les caves, une tournante entre potes, consentante, elle la joue bien partante. Conquérir de  
La sorte, au prix fort, une souveraine liberté, faut être ouf, mais moins que moi ! Heureusement,  
Y a la cok qui l'aide bien, que j'lui donne gratos, pour l'aider à partir, avant l'heure qu'elle espère  
Prochaine, aux antipodes, loin du quartier, d'la cité, d'la banlieue, de cette France, où elle crève !  
Faire encore d'la taule des mois des années, l'idée m'ait venu qu'j'en avais bien assez. Que d'eux,  
Des flics d'la justice des matons, je n'pouvais rien attendre, sinon d'être brisé ! Alors voracement,  
J'lui ai roulé une pelle et, avant qu'ils m'coincant, m'suis j'té par la fenêtre, emporté dans les airs.  
Il est l'heure maintenant de chanter avec d'autres ce ravageur rap rageur, assassin de mes rêves.

*Car il est temps d'oublier celui qui n'fut personne, à renoncer trop vite à s'assumer en Homme !*

\* \* \* \* \*

Poème écrit par **Philippe Parrot**

Commencé le dimanche 02 mars 2014

Et terminé le mercredi 12 mars 2014.

**Notification :** Conformément au code de la propriété intellectuelle (loi n°57-298 du 11 mars 1957), il est interdit d'utiliser et/ou de reproduire et/ou de modifier et/ou de traduire et/ou de copier le texte ci-dessus, de façon intégrale ou partielle, sur quelques supports que ce soit : électronique, papier ou autre, sans l'autorisation expresse et préalable de l'auteur. Tout droit réservé.